de l'a dit, A Nimy, où les Anglais livrèrent de nombreux combats, ce fut, au début surtout, plutôt une guerre de guerilla à laquelle nos alliés se livrèrent. Ils firent un tort énorme aux Allemands leur tuant beaucoup de monde dans des embuscades et utilisant toutes les ruses imaginables. Ici, ils dressaient des sacs de ciment sur lesquels ils plaçaient leurs casquettes d'uniforme et qui servaient de point de mire aux Allemands, tandis qu'ils se canardaient d'un tout autre côté ; là, ils avaient asséché une petite rivière, le traversaient et y ayant placé des canons s'y étaient embusqués, dissimulés sous des bâches qui les rendirent invisibles aux aviateurs ennemis, lesquels signalèrent à leurs troupes « route libre. » Il en résulta pour les Allemands de sérieux dommages. Dans les bois de Casteau, ce furent des embuscades incessantes où les Allemands perdirent beaucoup d'hommes.

C'est dans la région aussi que 1.600 prisonniers, Anglais et Français, passèrent un jour, gardés par 200 hommes. Comme ils passaient devant les habitants d'une petite ville, certains d'entre eux s'apercevant de la tristesse de ceux qui les regardaient, firent signe que leur captivité ne durerait pas longtemps. Au fait, à quelques distance de la ville, les prisonniers, qui s'étaient concertés, réussirent à s'emparer des armes de leurs gardiens et à prendre le large.

Une observation qu'on a faite, là aussi, c'est que beaucoup des Allemands qui saient, les premiers jours, et par suite, étaient exténués et paraissaient fort tristes. Ils se croyaient en France déjà et beaucoup plus près de Paris qu'ils n'étaient réellement. Enfin, ceux qui séjournèrent dans la contrée firent comme tous ceux qui passèrent en Belgique : ils se vantèrent de toutes sortes de victoires imaginables. Ils se réjouirent bruyamment de nouvelles publiées par les journaux allemands, annonçant notamment, entre autres brillants « faits d'armes » la « prise » de Braine-le-Comte, ville de 96.000 habitants (!) ; la prise de Soignies, 125.000 habitants (!). Ainsi, plus heureuses que tant de nos villes et de nos inoffensives populations, celles de la région de Braine-le-Comte et Soignies n'ont point trop souffert matériellement de la présence des Allemands.

La discorde entre les Bavarois et les Prussiens

Un incident des plus significatifs a été rapporté ces jours derniers : des troupes bavaroises en seraient venues aux mains avec des troupes prussiennes dans les rues de Bruxelles.

La cause apparente de la querelle était que les soldats prussiens auraient dégradé des portraits de la reine des Belges qui est une princesse bavaroise. Ce fait, en lui-même, est sans doute capable d'exciter le ressentiment des soldats de l'Allemagne du Sud mais il y a encore d'autre causes plus profondes.

Dès le début la Bavière a montré peu d'enthousiasme pour la guerre. Le fait que la reine du pays dont la neutralité avait été si insolemment méconnue appartenait à leur race comptait pour beaucoup dans cette absence d'enthousiasme car autant ils sont patriotes lorsqu'il s'agit de leur dynastie de Wittelsbach, autant ils manquent de patriotisme impérial pour les Hohenzollern.

Les raisons de leur mécontentement visaient des questions religieuses ; de plus, cet Etat n'a jamais eu une grande sympathie pour les méthodes prussiennes et a toujours résisté à leur application en Bavière. Sa haine contre une autocratie militaire sans scrupule est même plus grande que chez nous et il a lutté fortement contre le gouvernement personnel du Kaiser.

Il n'y a pas deux pays qui soient plus dissemblables que la Bavière et la Prusse et pas deux peuples qui se haissent et se méprisent plus cordialement. L'Allemand du Nord traite le Bavarois de grossier paysan tandis que ce dernier riposte en appelant le Prussien un niais au maintien raide. Les journaux amusants de Munich sont du reste pleins de caricatures illustrant les prétentieuses folies des habitants du Nord. Il n'est donc pas étonnant que la grande tentative faite par les Prussiens durant ces dernières années pour gagner les sympathies des Bavarois vers un patriotisme impérialiste ait échoué.

L'échec de ces tentatives se fit sentir avant la guerre car la Bavière essayait de se soustraire à la suprématie de la Prusse. La guerre naturellement changea tout cela ; en temps de paix la Bavière est un royaume à gouvernement autonome avec son armée propre, en temps de guerre le Kaiser est le chef suprême de toutes les armées germaniques. Il n'est pas douteux qu'une guerre heureuse aurait profiré à la souveraineté du Kaiser mais le résultat obtenu jusqu'à présent a surpris la Bavière.

Tout d'abord on lui cacha les véritables causes du conflit et il lui fut réellement impossible de ne pas faire partir son armée. Mais aussitôt que la vérité fut connue les Bavarois commencèrent à murmurer et l'empereur était fort disposé à les expédier vers la frontière orientale de l'Allemagne.

Nous avons appris par la suite que les bureaux des journaux de Munich avaient été fermés par crainte de troubles ; maintenant on apprend les rixes qui se produisent entre les Prussiens et les Bavarois dans les rues de Bruxelles.

Si on réfléchit à la sévérité extrême de la discipline dans les rangs allemands, on peut se représenter à quel point la provocation a été poussée pour qu'une rébellion s'en suivit.

Ceci, plus qu'aucune défaite sur le champ de bataille, indique le commencement de la fin. Le gigantesque bluff de la Prusse a échoué non seulement vis-à-vis des nations étrangères mais encore auprès de l'une des plus importantes nations qu'elle tient sous sa suzeraineté.

Et quand la Bavière saura exactement pourquoi la Prusse a fait la guerre, pour quels bas desseins d'ambition égoïste les sentiments de sympathie de la Bavière ont été foulés aux pieds et la vie de ses hommes mise en danger, il y aura sûrement quelque chose de grave qui se produira.

Je ne doute même pas qu'avant que la paix soit signée et la puissance de la Prusse brisée pour toujours, il n'y ait une rupture violente dans la Confédération germanique.

(Daily Sketch.)

La Guerre Russo-Allemande

En Prusse Orientale

Les Russes infligent une grande défaite aux Allemands

Paris, 19 septembre, 5 h. soir (visée). — Une dépêche de Pétrograde au « Times » dit que deux divisions appuyant la retraite du général Pennenkampf, en Prusse Orientale combattirent héroïquement et ne se retirèrent qu'après avoir établi leur centre dans une position derrière Coldap.

Cinq nouveaux corps d'armée allemands commencèrent le sept septembre à envelopper le flanc gauche du général Pennenkampf et s'étendirent presque jusqu'à Gumbinen. Les Russes prirent l'offensive en repoussant l'ennemi à plusieurs reprises. Ce dernier, les 10 et 11 septembre ayant épuisé ses munitions, employa la baïonnette et avança contre les Russes qui lui infligèrent de grosses pertes. L'ennemi laissa un nombre considérable de cadavres sur le champ de bataille.

LA GUERRE AUSTRO-RUSSE

L'anéantissement de l'Autriche

Le spectacle offert aujourd'hui par l'Autriche-Hongrie est celui d'un empire en voie non seulement de dissolution, mais d'anéantissement.

Toutes les dépêches de Pétrograd font ressortir l'éclat des victoires russes et la défaite complète de l'Autriche.

La Galicie n'est pas la seule région où l'ennemi se précipite sur l'Empire abattu et décrépit. En Bosnie, les braves Serbes, dont la cause est désormais celle de tous les alliés, se hâtent vers Seragevo. Nous ne doutons pas de leur succès parce qu'ils combattent pour un but précis avec un esprit de concentration et de sacrifice qui compense de beaucoup l'infériorité de leurs ressources.

Autant que nous puissions prévoir, rien ne peut maintenant arrêter la chute finale du royaume et de la dynastie des Habsbourgs.

Certainement la levée en masse que le vieil empereur aurait ordonnée, produira peu de résultats. Comme puissance militaire, l'Autriche-Hongrie est déjà brisée.

Comme Etat, elle semble également destinée à périr violemment sans laisser de regrets.

Cette agglomération de races qui n'ont jamais réellement fusionnées, dépourvues de prévoyance politique et de conscience nationale, maintenues seulement par l'action et la réaction artificielle des antipathies de races, a prouvé depuis longtemps son impossibilité de vivre.

Même si la paix avait duré, elle n'aurait probablement pas pu se maintenir plus longtemps.

Au premier choc de la guerre, elle s'est écroulée, et telle a été sa diplomatie, telle a été l'incapacité de son gouvernement, que les trois quarts au moins de ses peuples polyglotes saluent ses désastres humiliants et envisagent sa chute finale comme le fondement d'un avenir meilleur.

Pendant ce temps, le monde retentit de l'écho des grandes paroles prononcées par M. Gladstone il y a 34 ans :

« Il n'y a pas un point sur la carte de l'Univers où vous puissiez placer votre doigt et dire : ici l'Autriche a fait le bien ».

(Daily Mail).

Les troupes autrichiennes découragées

Paris, 19 septembre, 5 h. soir (Visée). — La cavalerie autrichienne, si durement éprouvée déjà au début de la guerre, disparut entièrement du champ de bataille de la Galicie. Nulle part elle n'essaya de délivrer les troupes de l'arrière-garde entourées par les Russes.

Au delà de la Vistule, les troupes de l'avant-garde allemande construisent des fortifications sur le front Centochon-Wuesesine.

Sur Mer

Une erreur de la flotte allemande

UNE BATAILLE VIOLENTE CONTRE LEURS PROPRES VAISSEAUX

Pétrograd, 16 septembre. — Les bruits d'un désastre de la flotte allemande dans la Baltique qui courent déjà à l'étranger, sont confirmés par une information reçue ici.

Il paraît, sans aucun doute, que des vaisseaux allemands ont tiré contre d'autres de leurs unités. Toutes les rumeurs d'un engagement avec la flotte russe dans la Baltique sont inexactes.

De source digne de foi, on apprend qu'une assez nombreuse flottille, protégée par des croiseurs, en train de poursuivre des bateaux de commerce, prit ses propres navires comme ennemis et engagea un combat animé. Le nombre des vaisseaux endommagés est inconnu, mais on a constaté que plusieurs croiseurs et destroyers sont entrés à Kiel, criblés de coups et que plusieurs blessés ont été transportés à terre.

(Times.)

Le 4 septembre, le Bureau de la Presse lançait le communiqué suivant qui fut publié dans le « Times » le jour suivant :

« **Suivant une information de source digne de foi, 7 destroyers et torpilleurs allemands sont entrés à Kiel, endommagés et on apprend que d'autres navires ont sombré dans le voisinage du canal** ».

AUTOUR DE LA GUERRE

Les Mortiers de 42

D'après le « Vorwaerts » du 6 Septembre, les « Nouvelles de Munich » donnent les détails sur les nouveaux canons de siége allemands.

« Ces canons géants ont un diamètre intérieur de 42 centimètres. Le tube interne est très long. Les projectiles ont la hauteur d'un homme et pèsent chacun plusieurs centaines de kilos.

Deux mortiers furent installés près de la gare de Deutsch-Avricourt, sur la fontière française, dès l'ouverture des hostilités.

Ils devaient détruire le puissant fort de Manonvillers. Les servants ne voient pas le but qui leur est caché par des collines, mais ce qu'on ne voit pas peut se calculer, il y a des cartes précises pour cela. Toutefois, on ne se fie pas seulement à celles-ci, car un ballon captif s'élève non loin des canons. Les observateurs règlent le tir et bientôt la précision est obtenue ; les coups se suivent alors de dix en dix minutes pour chaque canon. Le déplacement d'air est tel lement fort que les gens du voisinage croient qu'ils vont être renversés.

La pluie de fer dura pendant un jour et demi et en tout 120 coups furent tirés pour réduire au silence le fort de Manonvillers.

Il est remarquable de voir la direction presque verticale de ces gros canons ; on dirait qu'ils tirent dans le ciel. Pendant 20 secondes, on peut entendre le fusement du projectile dont la trajectoire pourrait atteindre facilement la hauteur du Mont-Blanc. »

La TURPINITE et ses Ravages

LE NOUVEL EXPLOSIF FRANÇAIS A UNE PUISSANCE DESTRUCTIVE ENORME

La mort semée dans un rayon de 400 mètres

Dans le « Daily Exress » du 17 septembre, nous lisons ce qui suit :

Une personne très informée et qui a pu approcher M. Turpin, nous dit que le nouvel explosif inventé depuis deux ans est certainement le plus terrible de ceux connus à ce jour.

Un canon spécial fut construit par Turpin lui même et dans une petite fabrique près de Pontoise l'inventeur prépara silencieusement sa découverte.

Devant plusieurs personnages officiels, un essai fut tenté sur une partie déserte de la côte de l'Atlantique ; une bergerie avait été installés sur un banc de sable à 500 mètres environ de la mer, le parc mesurant 400 mètres de long sur 400 mètres de large. Dans cet espace furent amenés quelques douzaines de moutons et plusieurs chevaux.

A 2.500 mètres, tout en observant le parc on entendit au loin un coup de canon ; le projectile vint s'abattre à peu près au milieu du champ improvisé. Le résultat obtenu fut stupéfiant. Les animaux qui avaient été placés aux quatre coins de la bergerie, étaient tous tués et avaient conservé leur attitude primitive ; la plupart étaient encore debout avaient les yeux ouverts et la lèvre inférieure tombante. Il y avait dans l'air une légère odeur comparable à celle de l'alcool dénaturé mélangée avec celle de menthol.

Le correspondant du « Daily Express » n'a pu voir le canon ni le projectile mais affirme que cette expérience a produit une vive impression sur les personnes présentes.

Jusqu'à présent, pour des raisons spéciales, cette invention n'a pas encore été mise en pratique par les armées françaises en campagne ; toutefois, les milliers de tubs qui ont été préparés et les appareils spéciaux en train d'être coulés, ne seront sans doute employés qu'à la dernière extrémité et seulement avec le consentement des alliés de la France.

Les Allemands à Landrecies et dans la Région

Odyssée fantastique d'un médecin militaire

Un jeune soldat, originaire de Bousies, félicité sur le champ de bataille

Un pays terrorisé et dévasté

— Vous ici, docteur ! Et quelle nouvelles au pays d'Avesnes ?

— Ils n'ont pas été trop méchants. Mais moi, j'ai eu des aventures. Venez que je vous raconte mon odyssée ».

Ainsi me parla un sympathique docteur, maire d'une commune du canton de Landrecies, médecin mobilisable et que j'avais rencontré hier, par hasard, dans une rue de Lille.

— La région de Landrecies, me dit-il, n'a pas trop souffert de l'invasion allemande, mais dans le Cambrésis, à Viesly, notamment, les soldats ennemis ont commis des atrocités révoltantes. Ils ont vidé des caves d'estaminets et sous l'empire de l'ivresse, en dehors de la surveillance des officiers ils ont commis des excès lamentables. Un vieillard fut jeté dans un abreuvoir. Comme il cherchait à regagner le bord, les soldats allemands sans pitié pour son âge et ses cris de détresse, le repoussèrent dans l'eau à coups de baïonnette. Des maisons furent pillées, incendiées, leurs habitants fusillés.

La mitraille à Landrecies

Pour moi, j'avais été affecté, en qualité de médecin-major de 1re classe à l'organisation et à la direction d'une infirmerie militaire à Landrecies. Tous les partis politiques faisant trêve et unis dans l'amour de la patrie, des ambulances de la Croix-Rouge avaient été installées dans diverses communes du canton : à Bousies, Maroilles, Forest, mais elles n'eurent pas, à ce que je sache, à fonctionner.

La ville de Landrecies, démantelée depuis une quinzaine d'années, n'avait aucun homme de troupes, c'était une ville absolument ouverte, sans aucun moyen de défense. Plusieurs divisions anglaises y arrivèrent les 14, 15 et 16 août. Le dimanche suivant, je reçus à l'infirmerie dont j'avais la direction, un certain nombre de blessés anglais venant de Mons. Le lundi 23 août, 300 blessés arrivèrent à Landrecies. La plupart étaient atteints aux jambes mais leur état ne présentait aucun caractère de gravité. J'ai vu des soldats anglais, venant de Mons, qui avaient chacun 18, 20 et 21 blessures aux jambes ! J'estime que quatre-vingt-dix au moins de ces blessés guériront.

En prévision de l'arrivée imminente des Allemands à Landrecies les autorités militaires anglaises ne voulurent pas laisser leurs blessés dans cette ville menacée. Tous les soldats anglais en traitement dans mon infirmerie furent transportés à Amiens, par trains spéciaux, dont le dernier partit de Landrecies le 24 août, à 5 heures du soir. Ce soir même, les services publics évacuèrent la ville, la gare fut fermée et je restais seul dans mon infirmerie déserte.

Le lendemain, des troupes allemandes venant de Bavai, Le Quesnoy en débouchant de la forêt Mormal, arrivèrent à Landrecies, Fontaine-au-Bois, Bousies, Preux-au-Bois, Robersart. Les Allemands ne commirent aucun excès dans ces communes. Ils se firent servir à manger et à boire et se montrèrent d'une certaine correction envers les habitants qui firent preuve d'ailleurs d'une dignité calme.

Le mercredi, les troupes anglaises arrivèrent par le faubourg du Quesnoy, avec des auto-mitrailleuses qui se mirent aussitôt en action. Les Allemands ripostèrent. Toute la nuit la mitraille ne cessa de pleuvoir et le lendemain des combats acharnés furent livrés dans les rues de la coquette petite ville de Landrecies, bientôt ruisselantes de sang. Vous avez lu le rapport officiel du général anglais French. Dans une seule rue de la Ville, PLUS DE NEUF CENTS CADAVRES ALLEMANDS S'ENTASSAIENT. Les eaux de la Sambre, qui traverse la Ville la séparant en Ville-basse et Ville-Haute, **étaient teintées de rouge !**

La population civile et les bâtiments n'ont pas eu trop à souffrir ; ceux-ci furent même plus épargnés qu'au bombardement de 1870. Il est vrai que beaucoup d'habitants de Landrecies étaient sortis de la Ville avant l'arrivée des Allemands et que ceux restés dans l'ancienne petite place forte s'étaient réfugiés dans des caves.

La bataille dans les rues fut terrible, formidable, la mitraille pleuvait comme grêle. Les Allemands subirent des pertes énormes mais il faut le reconnaître, les troupes anglaises ne furent pas épargnées. Landrecies gardera toujours le douloureux souvenir de ce tragique épisode.

Au petit jour le lendemain de ce combat meurtrier, les Anglais quittèrent la Ville, se dirigeant vers Bohain.

Un médecin-major déguisé en charretier

Très ému à la suite du récit qu'il vient de nous faire, le docteur maire continue :

— N'ayant plus aucun blessé dans mon infirmerie de Landrecies, je me trouvais dans l'alternative d'être fait prisonnier de guerre par les Allemands ou emmené par eux pour servir dans leurs ambulances. Pour échapper à cette situation déplorable d'une façon comme d'une autre, je résolus de quitter la Ville et, par des moyens de fortune, je décidai de me rendre à Compiègne pour me mettre à la disposition de la direction du service militaire de santé. Cette ville venait d'être évacuée précipitamment.

Les troupes anglaises que j'avais vues à Landrecies, étaient passées à Compiègne et aux environs, en disant : « Nous venons de mener de durs combats. Nous allons nous reposer ».

Douze heures durant, j'ai vu défiler des troupes allemandes formant l'aile droite de leur armée. Des combats sanglants furent livrés à Crépy-en-Valois, Gilocourt, Villers-Cotterets ; les Allemands subirent un échec très sensible à La Ferté-Milon et le 4 septembre, ils engagèrent toutes leurs troupes, qui se trouvaient de l'autre côté de l'Oise. Un violent combat d'artillerie dura toute la nuit, mais les belligérants restèrent sur leurs positions.

Le 6 septembre, les ennemis qui avait parcouru nuitamment plus de 25 kilomètres ouvrirent le feu, vers 6 heures du matin, sur nos troupes faisant donner leur artillerie mais à 8 heures ils commencèrent à reculer et furent rejetés au Nord-Est de Paris.

Entre Crépy-en-Valois et Compiègne, les populations étaient tellement terrorisées qu'on ne pouvait obtenir d'elles aucun renseignement ; les maires des communes, pourtant restés à leur poste, ne voulaient même pas faire enterrer les morts.

Le dimanche 6 septembre je rencontrais dans la forêt de Compiègne sept voitures de paysans réquisitionnées par les Allemands pour le transport de matériel. Un détail en passant : On a dit que la belle forêt de Compiègne avait été brûlée. C'est faux, la forêt est intacte. Je vis seulement sur la route beaucoup de cadavres de chevaux. Un combat de cavalerie se livra dans la forêt, mais je n'y vis aucun corps humain.

Un conducteur d'un de ces attelages, mis au courant de ma situation voulut bien me prêter un déguisement de charretier. « J'ai deux chevaux à ma voiture, me dit-il, nous en conduirons chacun un et le tour sera joué ».

En cours de route, une patrouille allemande nous arrêta. J'avais sous mon déguisement de charretier, mon livret militaire d'homme mobilisable, mais je ne fus pas fouillé et, il est à croire que je jouais bien mon rôle, car j'ai pu, sans encombre, continuer ma route... de charretier occasionnel.

Le 7 septembre, j'arrivai à Cuvilly, commune située aux confins de l'Oise et de la Somme et de là je me rendis à pied à Amiens, où j'arrivai le lendemain.

Cette ville venait d'être réoccupée par les Allemands qui marquèrent leur passage par des actes vraiment révoltants. Tous les hommes rencontrés sur leur passage, même les ouvriers se rendant à leur travail, étaient fouillés et on allait jusqu'à leur prendre leur maigre pécule. L'autorité militaire allemande fit placarder sur les murs d'Amiens une affiche portant que tous les hommes, sans aucune exception, de l'armée active et de la réserve de l'armée active et de la territoriale même les réformés et les auxiliaires, devaient se faire inscrire à la mairie et se rendre ensuite à la Citadelle. Cinq mille hommes environ se présentèrent. Douze cents furent gardés par les Allemands qui partirent le lendemain matin, en les emmenant par rangs de cinq, on ne sait où...

Poursuivant son récit, notre concitoyen nous dit :

— Voici un fait particulier qui vous démontrera la mentalité des soldats. A Amiens, je dînais dans un restaurant où se trouvaient plusieurs officiers allemands. Comme ils parlaient très bien le français et paraissaient vouloir lier conversation, je leur dis : « Votre pays est envahi ? »

Ils parurent très surpris et affirmèrent le contraire. « Les troupes allemandes, dirent-ils, ne craignent pas les Russes et jamais ceux-ci ne réussiront à pénétrer en Allemagne ».

La conversation continua sur le sujet d'actualité : la guerre et fut toujours courtoise.

Or, continue le docteur, le lendemain, quand je me représentai au même restaurant, je ne fus pas peu surpris d'entendre le patron me dire : « Les officiers allemands sont furieux. Il paraît que vous avez tenu ici hier soir une conversation subversive... Ils ont menacé de faire fermer mon établissement. »

On voit la susceptibilité allemande. La vérité ne peut être dite.

Ces gens veulent vivre dans l'erreur ou la maintenir autour d'eux.

Ayant réussi à sortir nuitamment d'Amiens, le docteur qui nous raconte son odyssée mouvementée, gagna tant bien que mal Abbeville où il trouva un train qui l'amena, par Boulogne et Calais, dans notre ville de Lille où j'ai eu la faveur de le rencontrer hier.

Mon aimable interlocuteur, visiblement sous le coup d'une poignante émotion, m'informa que toute la région — dont il est le représentant autorisé au Conseil général du Nord, — avait surtout souffert, tous ces temps derniers, d'une immense douleur morale.

— « Le pays, votre pays, m'a-t-il dit, est sous le coup d'une grande dépression. Des soldats allemands, ivres et exaspérés, incendiaient nos maisons, nos fermes, nos belles métairies à l'ombre des pâtures ; on tuait à coups de baïonnette, on fusillait de paisibles habitants et aucun de leurs voisins n'osait assister aux funérailles de ces braves gens ! C'est le régime de la terreur. »

Bel exploit d'un soldat du Nord

Il est félicité et embrassé par son capitaine, sur le front des troupes

— Vous êtes du pays d'Avesnes, je vous reconnais me dit hier un brave facteur des Postes, descendu vers 3 heures après-midi, en gare de Lille Venez je vais vous raconter un bel exploit d'un de vos compatriotes ».

J'accompagnai le facteur qui ajouta :

« Nous venons de Niort, nous les facteurs, agents et dames employés des arrondissements de Valenciennes, Cambrai et Avesnes. Nous étions là cinq cents environ. Nous sommes partis de Niort jeudi à 9 heures et demie du soir et nous voilà à Lille, à 3 heures, samedi ! C'est un long et dur voyage. Nous allons coucher où nous pourrons, nous ne savons pas ce qu'on va faire de nous mais à la guerre comme à la guerre et demain nous serons là, toujours au poste !...

L'excellent facteur, harassé, rouge de fatigue, continuerait peut-être encore à parler si je ne l'avais interrompu, en disant : « Tout à l'heure vous m'avez parlé d'un bel acte accompli par un soldat de notre pays...

— Ah ! voilà, j'y arrive. Moi, je suis facteur rural, à Bousies. Vous connaissez bien Bousies. C'est une commune du canton de Landrecies, entre cette ville et Solesmes, où les combats furent rudes. Au début de la campagne, j'avais une lettre de soldat à porter chez un cultivateur de Bousies. L'homme était aux champs et la femme, seule chez elle, se mit à trembler ; elle n'osait pas lire la lettre. Elle craignait de mauvaises nouvelles et elle était très pâle, plus morte que vive.

A sa demande je l'ouvris et la lus. Cette lettre était envoyée par un petit chasseur du 9e bataillon en garnison à Lorgwy. Il disait en substance :

« J'ai été envoyé en patrouille avec sept camarades. Nous avons rencontré une reconnaissance allemande. Je sais tirer un coup de fusil et j'ai tué un officier allemand. Ne vous chagrinez pas pour moi ; je fais mon devoir. S'il le faut donnez aussi mon frère, votre second fils à la France ! »

En nous récitant par cœur cette lettre de petit vitrier, le facteur qui nous parlait avait des larmes aux yeux.

— Je sais, dit-il, que ce petit chasseur de Bousies a été félicité et embrassé par son capitaine, en présence de ses camarades.

Par autorisation spéciale, le soldat du 9e bataillon de chasseurs eut la faculté d'écrire à sa famille à Bousies et de relater ce fait de guerre. L'officier allemand — un colonel — tué par lui était porteur de messages importants qui furent remis aux généraux français.

Le petit chasseur de Bousies, excellent tireur, fut autorisé à adresser à sa famille l'enveloppe percée d'une balle, qui contenait ces documents.

A l'heure agitée que nous traversons, ces actes de courage patriotique, accomplis sans forfanterie et dans l'anonymat, sont réconfortants et témoignent que dans tout le pays, jusqu'aux plus humbles villages, vibre avec ardeur l'âme française.

Les blessés de Maubeuge

L'« Indépendant » du Pas-de-Calais publie la liste suivante des blessés de Maubeuge. Nous la publions à titre purement documentaire, et sous les plus expresses réserves, et sans en garantir l'authenticité.

(BLESSURES PEU GRAVES)

145e D'INFANTERIE

Hôpital militaire de Maubeuge

Vanhoute, de Lille ; François, de Valenciennes ; Boyeldieu, de Roubaix ; Vanbelle, de Lille : Delrue, de Wattrelos ; Delannoy, de Canteleu : Gilles, d'Armentières ; Cornille, de Lille : Caudde, id. ; Dedeale, de Roubaix ; Dupont, de Canteleu ; Baudrin, d'Hellemmes ; Delannoy, de Bondues ; Prudhomme, de Lambersart.

Ambulance de la Brasserie

Quivy, de Valenciennes ; Boursin, id. ; Guerfrov de Valenciennes ou de Lille ; Baillieux, de Valenciennes ; Guerney, id. ; Bernard, de Lille : Vandenbroucq, id. ; Luges, id. ; Burles, id. ; Schov, id.

Ambulance de la route de Mons, à Maubeuge

Vauthier, de Tourcoing ; Olivier, d'Hellemmes ; Delannoy, de Lille ; Bourgeois, de Roubaix : Barrois, de Lillers ; Droulers, d'Haubourdin : Teltier, de Lens ; Frevet, de Croix ; Moreau, d'Houplines ; Hus, de Tourcoing ; Vandenboon, de Wattrelos ; Luce, de Mérignies ; Catyn, de Bousbecque ; Dumetz, de Bois-Grenier ; Dubar, de Sin-le-Noble ; Liagre, de Wattrelos, Wingre, de Lille.

2e TERRITORIAL

Schittecatte, de Valenciennes ; Corbez, id. ; Ponthieux, d'Orchies ; de Priendt, id. ; Delcaudu, de Lille ; Deparpe, id. ; Van Yseghem, id. ; Gydé, id. ; Vandercruyssen, id. ; Stoppel, id. ; Duthoit, id. ; Deboucher, id. ; Coupleux, id. ; Fremaux, id. ; Bienvenu, id. ; Lemaire, de Fives ; Demay, de Lambersart ; Torck, de Lille : Lhomme id, ; Dupret, id. ; Pollet, de Ronchin ; Delerue, de Loos ; Vanbortel, de Lille ; Derain, de Saint-Omer.

1er TERRITORIAL

Hôpital de Maubeuge

Vandenbrouck, de Tourcoing ; Wekermann, de Roubaix ; Martin, de Lille ; Masse, de Santes ; Potelle, de Lys-lez-Lannoy.

1er D'ARTILLERIE

Hôpital militaire de Maubeuge

Becknaert, de Valenciennes ; Brassaert, de Wavrin ; Bonnat, de Lille ; Bocart, de Valenciennes ; Dubus, de Croix ; Derecker, de Tourcoing ; Depoorter, de Roubaix ; Corvoet (adjudant), de Valenciennes ; Poulet, id. ; Glosset, id. ; Dehaux, id. ; Cappeler, de Neuvilly ; Roger, de Ferrière ; Bricout, de Caudry ; Lleedts, de Clary ; Maillist, id. ; Hutin, de Wallincourt ; Boncourt, de Villers ; Dufermont, de Tourcoing ; Lebuigne, de La Bassée ; Fuselle, de Séclin ; Tranchant, de Cambrai ; Poiré, de Tourcoing ; Boutemy, de Flers.

« Nous faisons toutes réserves, ajoute l'« Indépendant ». sur l'orthographe des noms dont beaucoup nous paraissent quelque peu estropiés. »

Chemin de fer du Nord

LES COMMUNICATIONS AVEC LONDRES

On nous communique :

Dans le but d'améliorer les relations entre la région du Nord et l'Angleterre, assurées par la Compagnie du Nord au moyen d'un train express dans chaque sens viâ Calais, l'autorité militaire a bien voulu, sur la demande de la Compagnie, organiser en gare même de Calais-Maritime un service qui apposera, après vérification, le visa du Gouverneur, indispensable à obtenir avant l'embarquement sur le paquebot : les passagers seront ainsi dispensés de séjourner à Calais pour obtenir un visa qui n'était précédemment donné qu'au bureau de la Place et dont l'obtention entraînait un séjour à Calais. Dorénavant les voyageurs pourront partir par le bateau immédiatement en correspondance avec le train qui les a amenés pourvu que les laissez-passer délivrés par la localité d'origine portent la mention : « vu et autorisé à prendre le bateau pour Folkestone » et soient visés par l'autorité civile qui les délivre. L'officier de service à la gare de Calais-Maritime vérifiera et apposera le visa du Gouverneur au départ.

A LILLE

Le Prix du Charbon

La question du charbon intéressant beaucoup notre population, le Maire de Lille a réuni à l'Hôtel-de-Ville les principaux négociants qui, au nombre de douze, se sont mis d'accord pour reconnaître qu'il n'y a pas lieu à une hausse quelconque sur les prix actuels du charbon.

En conséquence, ils se sont engagés à livrer à la population lilloise la quantité largement équivalente à celle que l'on donne ordinairement pour les foyers domestiques (environ 50 % de gros), au prix de 3 fr. 60 les 100 kilos.

ECOLE SUPERIEURE PRATIQUE DE COMMERCE ET D'INDUSTRIE

La rentrée des classes est fixée au mardi 3 novembre pour les deux années. L'examen d'entrée (session d'octobre) aura lieu les 14 et 15 octobre.

Pour tous renseignements, s'adresser à la Direction, rue Nicolas-Leblanc, 36, Lille.

AUX OUVRIERS ET OUVRIERES DES TABACS

On nous communique :

« Les familles des mobilisés des tabacs peuvent se présenter à la Manufacture lundi 28 courant, à 15 heures, à l'effet de toucher une avance sur le traitement dû de par la loi du 5 août 1914.

Se munir du livret de famille ou d'une délégation de solde. »

FÉDÉRATION DES MOULEURS EN METAUX DE FRANCE

Le citoyen Francq, secrétaire de la Fédération des mouleurs, nous communique la note suivante :

« L'Union syndicale des ouvriers des fonderies et modeleurs de Lille fait connaître à ses adhérents qu'ils n'ont pas à se déranger pour des secours pendant la période de guerre que nous passons, car aucune décision n'a été prise à ce sujet par l'organisation syndicale, et nous nous conformons à la décision prise par la Bourse du travail de Lille, parue dans le « Réveil du Nord » le jeudi 17 septembre 1914. »

Les Allocations Journalières

La Mairie nous communique :

Les familles des mobilisés ont seules droit à l'allocation de l'Etat.

Les familles des mobilisables qui ont reçu à tort un bon d'allocation doivent, sous peine de poursuites, le remettre de suite au Bureau central d'octroi.

Nous ne manquerons pas de Tabac

On nous communique :

« Le Syndicat des Débitants de tabacs de Lille croit devoir mettre la population en garde contre un bruit malveillant tendant à faire croire que nous allions très prochainement manquer de tabacs, et plus particulièrement de tabac à priser.

L'entreposeur, auquel nous avons posé la question, s'est contenté de nous montrer les innombrables caisses de cigares et cigarettes et les quelque 25,000 kilos de tabac à priser en magasin. Selon sa propre expression, « il y en a pour des mois ».

Ajoutons, ce qui ne gâte rien, que l'entreposeur des tabacs n'a pas suspendu un seul instant ses livraisons, même pendant la période d'occupation allemande.

Chacun peut donc, comme à l'ordinaire, trouver le tabac de son choix, sans recourir à celui de fraudeurs dont le trafic est si nuisible à tout le commerce local et même à la santé de ceux qu'ils ont tentés. Certains tabacs de fraude ont, en effet, été reconnus comme des plus nocifs.

LA GARDE DES PROMENADES

Un certain nombre d'agents de police mobilisés ces jours derniers ayant été renvoyés dans leurs foyers, les gardes des Bois et Jardins qui étaient versés dans la police vont reprendre leurs fonctions. On va pouvoir ainsi mettre un terme aux déprédations qui se commettaient dans nos promenades.

ETAT-CIVIL

de LILLE du 19 septembre 1914

Naissances. — Boutteman Marguerite, rue Bel-Air, 26. — Desutter Léonie, place des Quatre Chemins, 7. — Hornain André, rue Philadelphie cour Bécu, 2. — Monnier Andrée, rue J.-J. Rousseau 36. — Vanle Putte Denise, rue Mexico 9. — Delattre Madeleine, rue des Pénitentes, 23-25. — Heyte Fernande, rue Philadelphie 25. — Dubuisson Jean, rue Marais, 6. — Dekeer Jeanne, rue des Rogations, 13. — Ghesquier Jacques, rue d'Arois, 28. — Hond y Jeanne, rue Marais, 26.

Publications de mariages. — Defaux Victor peintre rue l'Arcole, 54, et Van Laecke Flisa, fileuse, id. — Delecroix Arthur, tourneur en fer, rue de Belfort, cité Vicar, 20, et Beaurain Rachel, étaleuse, rue de Ronchin, 33. — Verhaeche René, électricien, rue d'Arras, 116 bis et Bonnier Valentine, parfumeuse, rue d'Arras, 169 — Goys Jules, imprimeur, rue du Marché, 1, et Bienvenu Yvonne, mécanicienne, rue du Marché 37 — Pluquet Gustave, tourneur en fer, rue Vaucanson, 27 et Samson Germaine dévideuse, id. — Connoloux Marcel, cordonnier, rue au Péterinck, 6, et De Wilde Joséphine, varoreuse, id. — Avez J.-B. ajusteur rue du Vieux-Moulin impasse Alam 10, et Pétin Julie, mécanicienne, rue du Vieux Moulin 17. — Leray Charles, docteur en médecine, place aux Bleuets 22, et Roger Mathilde, sans profession, place Vanhoenacker, 4. — Ronse Adolphe, journalier à La Madeleine et Van Rossem Joséphine, fileuse à La Madeleine. — Baviau Jean bordeur rue de Wazemmes, 156, et Debevere Nelly, encaisseuse, id. — De Sutter Lévin, instrument, rue d'Hondschoote, 3, et De Neve Eugénie, fileuse, id. — Dhenne Charles, peigneur, rue de Poids, 23, et Hoster Cécile, varoreuse, id.

Décès — De Room Caroline, 2 mois et demi, rue du Faisan 25. — Piatel Albéric, 68 ans 3 mois, époux de Marthe Lefebvre, boulevard Vauban 78. — Hugues Caroline 72 ans 10 mois, célibataire, rue de la Barre, 6. — Buissette Germaine, 31 ans 8 mois, épouse de Louis Hubert, boulevard de la Liberté, 187. — Barbery Jeanne, 35 ans 9 mois célibataire rue des Stations, 51. — Morel Sophie, 56 ans 5 mois, veuve de Jean Leblanc, boulevard Victor Hugo, 251. — Balloy Pierre, 27 jours, rue Cresnel Tillov, 20. — Clicteur Marie 1 mois, rue Pline, cour Rommel 10. — Deronne Léonard, 63 ans et demi, époux de Florine Dorchies, rue de Bavai. — Cambier Blanche, 7 ans rue des Moulins de Garance, 11.

Hellemmes

RECENSEMENT DE LA CLASSE 1915

Les jeunes gens de la classe 1915 doivent se rendre à la mairie mardi, à trois heures de l'après-midi, pour faire procéder à leur inscription.

LENS

AUX INDUSTRIELS. — M. le député-maire de Lens prie les industriels et commerçants de la ville qui emploient des ouvriers de vouloir faire connaître les noms de ceux-ci à la Mairie.

SECOURS. — Les